

Au sommaire

Diane Godin

Numéro 92 (3), 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Godin, D. (1999). Au sommaire. *Jeu*, (92), 5–6.

Au sommaire

Sens et sacré

Les questions entourant le sacré, la spiritualité ou la religion ne représentent pas vraiment une tendance du théâtre actuel au Québec. Pour qu'il y ait tendance, encore faudrait-il que le phénomène n'en soit plus un, ce qui n'est manifestement pas le cas. Alors pourquoi *Jeu* s'intéresse-t-il à un sujet pareil ? Je pourrais répondre tout bonnement que ces questions sont intéressantes en soi, mais cela risquerait de décevoir les âmes sensibles et suspicieuses. En cette ère du soupçon face au sacré, préparer un dossier comme celui-là n'est pas une mince affaire, et on a la curieuse impression, parfois, de devoir se justifier. En fait, j'ai rencontré toutes sortes d'attitudes :

ouverture d'esprit chez certains, silences perplexes, frayeurs à peine contenues ou réactions frôlant le mépris chez d'autres, surtout lorsqu'il s'agit de se pencher sur des démarches artistiques liées de près ou de loin à la tradition chrétienne, démarches dont on semble se méfier au point de répugner, dans certains cas, à leur accorder ne serait-ce qu'un examen honnête et respectueux. Or, pour en revenir à la question évoquée plus haut, je répondrai simplement ceci : nous nous intéressons à ces dimensions de l'expérience humaine parce qu'elles nous semblent, depuis toujours, correspondre à une nécessité ; aussi parce qu'elles ont été, précisément, occultées, expulsées du champ de la réflexion par une société devenue, avec le temps, de plus en plus technocratique, sûre

de son savoir et « apoétique » ; enfin parce que, au risque de refroidir, ce qui ne serait pas si mal, les instincts inquisiteurs de certains critiques qui, par un curieux renversement, s'arrogent le droit de dénoncer quelque hérésie en hurlant au sacrilège de leurs propres convictions intellectualistes, nous croyons que le théâtre est d'abord et avant tout un espace « communiel » où se joue, à partir d'un code symbolique, *quel qu'il soit*, une part essentielle de l'individu, de sa collectivité et de son universalité.

Cela dit, si le vent de la Révolution tranquille, au Québec, a balayé bon nombre de soutanes, c'était à n'en pas douter pour de bonnes raisons. L'autorité envahissante de l'Église et la courte vue de ses représentants ne pouvaient que provoquer un tel désir d'émancipation. Or, dans une province aussi profondément marquée par l'emprise du catholicisme, quelle place accorde-t-on aux curés dans les œuvres écrites à l'époque dite de « la grande noirceur » ? Jean Cléo Godin s'est intéressé à la question et a retracé pour nous le personnage du « Padre » tel qu'il apparaît, notamment, dans certaines pièces de Gratién Gélinas. On constate d'un regard amusé, en outre, que le père de notre dramaturgie a dressé un portrait pas toujours très catholique de la famille québécoise... Mais les curés sont-ils redevenus à la mode ? C'est en tout



cas la question que posait Alexis Martin dans *Presbytère du nord*. Histoire de philosopher un peu, j'ai donc organisé une rencontre entre l'homme de théâtre et son ami Claude Lévesque, professeur de philosophie à l'Université de Montréal. De Nietzsche à Artaud, en passant par Bataille, Beckett et Strindberg, leur discussion les a amenés à réfléchir sur l'expérience du sacré et sur la place qu'elle occupe, ou qu'elle devrait occuper au théâtre. Jean-François Casabonne et Françoise Faucher, quant à eux, établissent d'emblée un lien entre spiritualité et théâtre, et nous font part de leur expérience de manière toute personnelle. Nous avons aussi demandé à Yves Sioui-Durand, auteur et metteur en scène, d'éclairer le sens de sa démarche et de lever le voile sur la spiritualité, la religion et la mythologie des peuples autochtones d'Amérique du Nord. Nous apprenons ainsi à connaître davantage le travail d'un homme de théâtre qui tente de retrouver les rituels de ses ancêtres et de réactualiser une dimension fondamentale de l'identité culturelle à laquelle il appartient.

Évidemment, un dossier comme celui-ci ne saurait passer sous silence l'œuvre de Wajdi Mouawad. J'examine pour ma part *les Mains d'Edwige au moment de la naissance* et *Littoral*, deux pièces imprégnées de sens et de sacré où le verbe manifeste son pouvoir de rédemption et sa capacité de donner vie à l'invisible. Alexandre Lazaridès s'est également intéressé à l'univers de Mouawad, mais, cette fois, d'un point de vue social et moral : il met en parallèle *les Mains d'Edwige...* et *Jonas*, une nouvelle de Camus parue dans *l'Exil et le Royaume* ; deux œuvres qui, selon lui, s'engagent dans deux discours foncièrement à l'opposé l'un de l'autre. Aussi dans ce dossier, Marie-Christine Lesage nous rappelle la démarche d'une femme de théâtre engagée à la fois sur le plan artistique et spirituel : pour Pol Pelletier, en effet, ces dimensions de l'expérience ne sauraient évoluer séparément et le théâtre, en ce sens, demeure le lieu par excellence d'une transformation tant individuelle que collective. Enfin, Philip Wickham s'est penché sur deux pièces évoquant la passion tourmentée d'Héloïse et Abélard, célèbres amoureux unis par l'esprit mais déchirés, Moyen Âge oblige, par le désir du corps.

Rubriques et lectures en perspective

Ce numéro fait aussi place à nos rubriques et chroniques habituelles. Vous pourrez y lire, notamment, un « pour » et un « contre », opposant Louise Vigeant et Michel Vaïs, à propos du *Roi se meurt* à l'Espace GO ; le compte rendu de la saison 1998-1999 de l'Opéra de Montréal et celui de la dernière Entrée libre de *Jeu* qui portait sur les tournées ; un entretien avec André-Louis Perinetti, secrétaire général de l'Institut international du théâtre, et une rencontre avec Michel Corvin, maître d'œuvre du *Dictionnaire encyclopédique du théâtre* ; la recension de deux ouvrages passionnants sur la vie et l'œuvre de ces grands hommes de théâtre que furent Koltès et Meyerhold ; et une réflexion de Guylaine Massoutre suscitée par l'événement *D'amour et de danse*, en solidarité avec les victimes du sida, où elle se penche en particulier sur le travail chorégraphique de Margie Gillis et de Sylvain Émard, qui « dansent contre la fatalité ».